

Les voyages du traducteur. Deux sens

Anthony Pym

Text written for publication in *Translators through History*, Ed. Jean Delisle & Judith Woodsworth, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins/UNESCO, 1995, 151-153, 192-197. *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa/UNESCO, 1995, 156-158, 194-198.

Contrairement à ce que disent les théories, peu de traducteurs appartiennent pleinement à leur culture d'arrivée. Ils habitent plutôt les villes, les grandes villes, les capitales, lieux de rencontres et d'échanges, de mélanges culturels, carrefours où se nouent les réseaux routier, ferroviaire, téléphonique et télématique qui sont autant d'extensions de la forme urbaine. Prospector, pour le traducteur, c'est chercher des valeurs pour bénéfice de la ville. Il peut, selon l'époque, voyager vers l'extérieur pour que ses traductions soient ensuite acheminées vers le centre. C'est le cas, par exemple, des traducteurs du XII^{ème} siècle en Espagne. Mais il peut aussi s'installer dans les villes centrales et y attendre l'arrivée des nouveautés. C'est le cas des traducteurs de la fin du XIX^{ème} siècle à Paris. Approfondissons un peu ces deux exemples.

Au XII^{ème} siècle certains traducteurs se lancent à la recherche de textes proto-scientifiques traduits ou écrits en arabe. A Tarrazone, dans le nord de l'Espagne, l'évêque Michel commandite au moins dix traductions de l'arabe en latin (Lemay 1963: 644). Ses efforts pour trouver lui-même les manuscrits arabes nous sont rapportés par son traducteur Hugo Sanctillinus: "in Rotensi armario et inter secretiora bibliotece penetralia" (cit. Haskins 1924: 70). Ces "bibliothèques secrètes" dans lesquelles l'évêque aurait pénétré sont probablement celles de la ville maure de Rota - aujourd'hui Rueda Jalón - conquise quelques années auparavant, lors de la chute de Saragosse en 1118. Il faut bien prospecter. Le terme *armarium*, cependant, signifie à la fois bibliothèque (*locus scriptus reponendis destinatus*), lieu sacré ou secret (*sacrarium*, *locus occultus*) et arsenal (*armamentarium*). Chercher des manuscrits, c'est en quelque sorte chercher des armes. Par ailleurs, la destinée des traductions nous est indiquée, toujours sous la plume du même traducteur, dans une préface adressée à l'évêque: "Ce que *les astrologues modernes de Gaule* ont le plus envie de voir, c'est ce que votre bénignité peut maintenant donner à la postérité" (cit. Thorndike 1923: II 87, nous soulignons). Hugo Sanctillinus, le traducteur, est d'origine hispanique. Mais l'évêque Michel, le commanditaire, est très probablement français. Les traductions vont de toute évidence vers le nord, à Chartres, à Cluny, mais aussi vers ce qui sera l'université centrale de l'époque, Paris.

Les traducteurs en Espagne viennent d'un peu partout. Leurs noms le disent: Adelardus de Bada (Anglais), Hermannus Dalmata (Corinthien, probablement formé à

Chartres), Plato Tibertinus (Italien), Robertus Ketenensis (Anglais), Rudolfus Brugensis (Flamand), Johannes Hispalensis (probablement juif converti), sans oublier le plus célèbre, Girardus Cremonensis (Italien). Leur graal symbolique est l'ouvrage dans lequel Ptolémée avait décrit l'univers géocentrique. Le texte grec étant perdu, c'est sa traduction arabe, qui date de 827, que les traducteurs recherchent. Connu en grec sous le nom de *megiste* ("le plus grand") le texte fut rebaptisé en arabe *al-majisti* ou *Almagest*. C'est l'*amor almagesti*, semble-t-il, qui explique que Girardus Cremonensis se soit rendu en Espagne vers 1157. La recherche de ce texte serait à l'origine de ce qu'on appelle, en se basant d'ailleurs sur de bien maigres données historiques, l'École de Tolède.

Si les traducteurs viennent d'un peu partout à la recherche des secrets de la science, leurs commanditaires sont d'origine plus spécifique et s'intéressent à un pouvoir bien plus terrestre.

Petrus Venerabilis, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, est français. En 1142, il voyage en Espagne à la recherche d'aides financières. Il profite aussi de ce voyage pour recueillir quelques arguments contre l'islam. C'est donc sous ses ordres que le Coran est traduit pour la première fois en latin. Deux traducteurs, Hermannus Dalmata et Robertus Ketenensis, aidés du Français Pierre de Poitiers, du Mozarabe Petrus Toletanus et d'un informant natif nommé - en tout anonymat - Mahomed, se mettent à l'ouvrage dans le nord de l'Espagne. Dans un texte intitulé *Liber contra sectam*, adressé "aux Arabes" et parmi les documents joints à la traduction du Coran, l'abbé de Cluny explique que la finalité de la traduction n'est nullement de propager les valeurs étrangères mais uniquement de fournir les renseignements nécessaires pour combattre l'Islam en tant qu'hérésie chrétienne. Il fait état aussi des origines de ses renseignements: "Mes traducteurs ont pénétré aux très-fonds de vos bibliothèques, trouvant beaucoup de choses concernant vos études humanistes et scientifiques". Tout comme l'évêque Michel, les traducteurs du Coran ont eux aussi fouillé les bibliothèques étrangères. Même mot pour la bibliothèque: *armarium*, arsenal; les textes sont toujours des sortes d'armes. L'abbé de Cluny est très conscient de cette double signification: il note que si ses arguments contre l'islam ne sont pas traduits en arabe, l'arsenal/bibliothèque chrétien disposera au moins d'armes contre l'ennemi: "habeti saltem Christianum armarium etiam aduersus hos hostes *arma*". Et le manuscrit d'où sont tirés ces renseignements (voir d'Alverny 1948, Kritzeck 1964) est à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal, justement.

La traduction du Coran est achevée en 1142-43. Les traducteurs se consacrent désormais à d'autres tâches. En 1143, Hermannus est à Tolosa où il écrit un Planisphère dédié à Thierry de Chartres. Robertus, pour qui la traduction du Coran n'avait été qu'une "digression" par rapport à ses intérêts réels pour les mathématiques et l'astronomie, est à Ségovie en 1145, où il traduit l'Algebra d'al-Khwarizmi. Il établit

ensuite, en 1149, des tables astronomiques pour Londres. Si l'Église cherche des armes contre l'islam, les traducteurs, eux, cherchent encore la sagesse de l'*Almagest*.

Le Coran n'est peut-être pas la seule traduction qui ait résulté de la politique de l'abbé de Cluny. Lors de sa visite en Espagne, l'abbé se rend aussi à Salamanque pour y rencontrer l'archevêque de Tolède, Raimundus, qui est français. A la suite de cette rencontre Raimundus commande une traduction à Johannes Hispalensis. Les archevêques qui lui succèdent à Tolède appliqueront ensuite de façon plus continue la même politique. Peu à peu, les traducteurs étrangers se réunissent à Tolède. Vers 1175, l'équipe de Girardus Cremonensis entreprend enfin la traduction de l'*Almagest*. La quête personnelle des traducteurs trouve ici une sorte d'accomplissement; la traduction latine est acheminée, comme les autres, vers le nord.

Si l'on observe les déplacements des traductions en Europe et tout autour de la Méditerranée, Tolède n'est qu'un point, un carrefour. Bon nombre de traductions sont faites ailleurs, surtout en Italie. L'*Almagest*, par exemple, est aussi traduit en Sicile, bien avant sa découverte en Espagne. Un manuscrit grec avait été offert par l'empereur Manuel Comnènes au roi normand de Sicile lors des négociations de paix en 1158. Il semble que Girardus Cremonensis, qui était déjà en Espagne en 1157, n'ait pas connu l'existence de ce manuscrit. Le texte grec est ramené de Constantinople en Sicile par Aristippus - qui assumait alors une triple fonction de traducteur, négociateur et soldat - puis traduit directement du grec en latin par un traducteur anonyme aidé d'un certain "Eugène l'Emir" de Palerme (Haskins 1924: 164). Tout cela se passe vers 1160. La traduction tolédane, elle, est datée de 1175. Ruse de l'histoire, c'est la version de Girardus, faite plus tard et par le détour de l'arabe, qui domine la réception de Ptolémée en latin. Les traductions à succès ne sont pas forcément les premières, ni les meilleures.

Le réseau du XII^{ème} siècle pourrait se définir de la façon suivante: les traducteurs voyagent vers l'extérieur, vers les villes périphériques, et les traductions sont ensuite acheminées vers les villes centrales, notamment vers Paris, Londres, peut-être Bologne. Mais d'un point de vue plus global, le réseau se définit autour de la *translatio imperii et studii* par laquelle le centre même se déplace de la Méditerranée vers le nord. La traduction scientifique au XII^{ème} siècle se situe en réalité autour d'une frontière entre les anciens centres et les nouveaux. A mesure qu'un nouveau centre multiculturel s'établit - les grands professeurs parisiens au XIII^{ème} siècle peuvent être anglais (Roger Bacon), allemands (Albertus Magnus) ou italiens (Thomas Aquine) - le rôle des villes frontières diminue. Les traducteurs ne vont plus vers l'extérieur afin d'envoyer leurs produits vers le centre. Une nouvelle géométrie s'instaure: on passe d'une périphérie émettrice et d'un centre récepteur à un centre émetteur et une périphérie réceptrice.

Le réseau des échanges littéraires de la fin du XIX^{ème} est un exemple de cette transformation. Fait remarquable, les centres sont toujours à peu près les mêmes: Paris, Londres, et l'on peut y ajouter maintenant Berlin, Munich, Vienne. Les traducteurs,

installés dans les grandes villes, ne voyagent plus vers l'extérieur. Ces grandes villes deviennent alors d'immenses carrefours, voire des sortes de marchés où les textes venus du nord, du sud, de l'est et de l'ouest sont échangés. Prospector, dans ce réseau, c'est voyager au centre.

Maintes revues littéraires de l'époque publient des "Notes de l'étranger". Jeter un coup d'oeil sur les auteurs de ces notes nous permet de découvrir un petit groupe de traducteurs qui vivent de répandre aussi bien des scandales, des nouveautés, des modes, que des traductions. Où sont-ils lorsqu'ils signent ces "notes de l'étranger"? Pour les revues françaises ou anglaises, ils sont normalement à Paris ou à Londres. Pour les revues publiées en Allemagne, en Russie, au Mexique, ils sont aussi, normalement, à Paris ou à Londres. Ces traducteurs sont au centre; leurs traductions, souvent des retraductions, vont vers les périphéries.

Les arsenaux accumulés pendant des siècles de réseaux centralisés constituent maintenant un véritable capital financier et intellectuel. Il en résulte une multiculturalité croissante: "Cette ville est si grande, remarque Taine déjà en 1868, et la culture y est si diverse que tout dieu peut y trouver sa petite église". Britanniques, Allemands, Scandinaves, Grecs, Espagnols, artistes de tout pays se retrouvent dans cette capitale des capitales artistiques. Aux "mardis" de Mallarmé, rue de Rome, on retrouve Stefan George, Arthur Symons, John Payne, Charles Whimbley et Houston Stewart Chamberlain, tous écrivains-traducteurs. D'autres étrangers écrivent ou traduisent en français: le Cubain Hérédia, le Grec Moréas, le Polonais Milosz, les Américains Merrill et Vielé-Griffin. D'autres encore, n'aimant pas les nouveautés françaises, se mettent à critiquer au lieu de traduire, mais ils habitent Paris tout de même. L'Allemand Max Nordau, qui s'oppose à la décadence française, est pourtant là: un Guatémaltèque, Enrique Gómez Carrillo, lui rend visite avenue de Villiers, lui parle en espagnol - Nordau est de souche sefardi -, et nous rapporte le détail de leur conversation.

Les traducteurs centralisés se différencient des traducteurs voyageurs du XII^{ème} siècle à deux égards au moins. En premier lieu, la recherche des valeurs culturelles ne passe plus par la référence aux textes anciens. Là où l'âge scolastique traduisait - et pseudo-traduisait - des textes classiques qui avait par définition une autorité, l'âge moderniste traduit de préférence les textes qui font la une de l'actualité littéraire. Là où la traduction scolastique rend hommage aux textes anciens par un littéralisme souvent extrême, la traduction moderniste, porteuse de nouveautés, est souvent vite faite, vite lue, voire vite plagiée. En 1885, les traductions espagnoles des œuvres de Zola, par exemple, sont publiées l'année même de la parution des œuvres originales. Christopher Brennan publie en Australie une traduction pastiche de *Un Coup de dés* de Mallarmé quelques mois seulement après la publication de l'original à Paris. Le temps compte. En second lieu, les valeurs étrangères, qui sont intimement liées à l'actualité de la ville multiculturelle, circulent à une vitesse telle qu'elles ne se matérialisent pas autour d'un

texte précis. Il n'existe plus de grande œuvre à traduire, plus d'*Almagest*, plus de maître unique à qui rendre hommage. Si les étrangers sont à Paris, ce n'est pas pour traduire avec servitude. Ils sont eux-mêmes des écrivains; ils sont là pour joindre leur propre nom à la valeur du nouveau. Dans ce contexte, la traduction oscille entre deux possibilités: en vers, elle devient exercice de style pour démontrer qu'on a du style; en prose, elle est souvent un gagne-pain au même titre que le journalisme littéraire ou d'autres tâches éditoriales. Les Machado travaillent sur un dictionnaire Garnier; l'écrivain traduit pour pouvoir écrire.

La comparaison de ces deux réseaux aboutit à deux conceptions très différentes de la traduction. Quand les traducteurs se déplacent vers l'extérieur, ils se mettent à la recherche de valeurs supérieures, d'armes anciennes susceptibles de renforcer leur propre culture. Quand les traducteurs se concentrent vers le centre, ils se placent plutôt au même niveau que les valeurs qu'ils recherchent. La traduction devient une façon parmi d'autres d'apporter du nouveau; la servitude d'autrefois n'a plus sa raison d'être.

Alverny, M.T. d' (1948) "Deux traductions latines du Coran au Moyen Age", *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age* 16: 69-131.

Haskins, C. H. (1924) *Studies in the History of Medieval Science*, Cambridge Mass.: Harvard University Press.

Kritzeck, J. (1964) *Peter the Venerable and Islam*, Princeton: Princeton University Press.

Lemay, R. (1963) "Dans l'Espagne du XIIe siècle. Les traductions de l'arabe au latin", *Annales Economies, Sociétés, Civilisations* 18(4): 639-665.

Pym, A. (1992) *Translation and Text Transfer*, Frankfurt etc.: Lang.

Pym, A. (1994) "Twelfth-Century Toledo and Strategies of the Literalist Trojan Horse", *Target*.

Thorndike, L. (1923-58) *A History of Magic and Experimental Science during the First Thirteen Centuries of our Era*. 8 vols. Vols 1 & 2 (1923). London: Macmillan.